

SEMINAIRE 13,

du 16 Mars 1960

[Sperber]

Cet article de Schperber dont Mme Hubert vous a donné la traduction la dernière fois, était quelque chose d'accroché à notre train sur la sublimation et je voulais que vous en ayez connaissance. Je ne me livrerai pas à une critique extrêmement approfondie de ce texte; j'espère que pour la plupart d'entre vous, après quelques années d'enseignement que vous avez suivies ici, quelque chose a dû vous chiffonner dans ce mode de procéder.

Je veux dire que si la visée de l'article est quelque chose d'incontestablement intéressant - aussi bien ne nous y serions nous pas attardé sans ça - je pense que le mode de démonstration n'a pas du vous apparaître sans faiblesse. Je veux dire que de s'appuyer, de se référer pour démontrer une sorte d'origine sexuelle commune, sous une forme sublimée, des activités humaines fondamentales, sur le fait que des mots à signification présumée originellement sexuelle se sont mis à véhiculer successivement toute une traînée de sens progressivement toujours plus éloignés de leur signification primitive, c'est évidemment là prendre une voie dont le caractère de démonstration me semblait devoir, aux yeux de tout esprit de bon sens, être éminemment réfutable.

Ça se sent d'abord, parce qu'aussi bien le fait que des mots à signification primitivement sexuelle aient en quelque sorte fait tâche d'huile quant au champ de la signification, pour arriver à recouvrir des significations très éloignée, cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit démontré que tout le champ de la

*Origine sexuelle
des activités humaines?*

*Problèmes de méthode:
la racine et le
sens.*

signification soit pour autant recouvert. Cela ne veut pas dire que tout ce que nous usons comme langage soit en fin de compte réductible à ces mots clé qu'il donne, et dont évidemment la valorisation, la posture est considérablement facilitée pour la démonstration par le fait qu'on admet même comme démontré ce qu'il y a de plus contestable, la notion de racine, ou de radical, au sens où la racine et le radical seraient constitutivement dans le langage humain liés à un sens.

La mise en valeur des racines et des radicaux dans les langues flexionnelles est quelque chose qui pose des problèmes particuliers qui sont loin d'être applicables à l'universalité des langues. Il serait bien difficile à mettre en valeur pour ce qui est par exemple du chinois où tous les éléments signifiants sont monosyllabiques.

La notion de la racine devient des plus fuyantes; en fait,
× il s'agit bien là d'une illusion liée au développement significatif du langage, de l'usage de la langue, où tout ce qui est ne saurait que nous être très suspect.

Ce qui ne veut pas dire que tout ce que vous avez entendu produit devant vous comme remarques concernant l'usage que ces mots, disons à racine sexuelle, dans les langues au reste toutes indo-européennes, soit sans intérêt. Mais dans la perspective qui est celle dans laquelle je pense vous avoir suffisamment maintenant rompu et formé, qui consiste à bien distinguer la fonction du si-

Pourquoi par exemple : 1. distingués, fondateurs du 19^e — Aristote de 5^e av. J.
 2. usage généralisé par — us. métaphorique.
 la première de l'écriture en, mais la seconde, par exemple :

I

gnifiant de la création de la signification par l'usage méthodique
 d'une part, métaphorique d'autre part, des signifiants.

Je dirai qu'évidemment c'est là que le problème commence. Pour
 quoi ces zones dans lesquelles la signification sexuelle comme
 je disais tout à l'heure, fait tâche d'huile, pourquoi ces rivières
 où elle s'épand ordinairement ? et vous avez vu que ce n'était
 pas n'importe quel sens, sont-ils en somme spécialement choisis
 pour ceux qu'on mette en usage pour les atteindre les mots qui
 ont eu déjà des emplois dans l'ordre sexuel ?

Il est extrêmement intéressant, par exemple, de se demander
 pourquoi c'est justement à ce propos d'un acte plus ou moins ancr-
ti, étouffé, un acte plus ou moins bouzillé, de couper, de sécation,
 un acte à demi manqué, qu'on fera ressurgir l'origine présumée
 dans le forage des travaux les plus primitifs, avec une significa-
 tion d'opération sexuelle, de pénétration phallique ? Pourquoi, en
 d'autre termes, on fera ressurgir la métaphore foutre à propos de
quelque chose de mal foutu ? Pourquoi c'est l'image de la vulve
 qui surgira pour exprimer des actes divers parmi lesquels celui
 de dérober, de s'enfuir, de se tailler comme on a à plusieurs re-
 prises traduit le terme allemand du texte ?

Je vous le dit en passant, cette si jolie expression, se tail-
 ler, pour dire s'enfuir, se dérober, j'ai essayé d'en trouver l'at-
 testation, je veux dire le moment où dans l'histoire nous la voyons
 apparaître comme telle avec ce sens, et j'ai eu un temps trop court
 pour le faire. Dans les dictionnaires ou les appareils que j'ai à

l'autre côté une série de renseignements sur le phallisme du symbolisme, sans l'absence de
 phallisme de Freud : la nature du symbolisme, dans son rapport au rôle du sexe.

Nous voyons : le sexual est métaphore d'un acte en général. Et nous d'un exploit en

Pourquoi le sexual
 dans, dans tous les
 l'écriture ?

(acte) sexual

acte sexual,
 métaphore de l'acte
 en général.

ma disposition, je ne l'ai pas trouvé. Si quelqu'un là-dessus pouvait faire cette recherche. Il est vrai que je n'ai pas à Paris les dictionnaires concernant l'usage familial des mots. C'est tout de même une question.

Donc, pourquoi dans la vie c'est d'un certain type de signification, certains signifiants marqués d'un primitif usage pour la relation sexuelle qu'il s'agit dans un usage métaphorique. Comme se servir de tel ou tel terme argotique qui a primitivement une signification sexuelle pour des situations qui ne le sont pas dans un usage métaphorique comme je le définis. Et cet usage métaphorique est utilisé pour obtenir une certaine modification.

→ N'y a-t-il donc plus dans cet article que ce quelque chose qui est une occasion de voir à propos d'un cas tout à fait particulier, comment sont mis en usage, selon le mode métaphorique, dans l'évolution normale, diachronique, des usages dans le langage, comment on use, et pourquoi de références sexuelles dans un certain usage métaphorique ? Est-ce que ce serait réduire à cela la portée de l'article ? C'est-à-dire montrer qu'il avait tout à fait marqué sa visée ?

X Assurément pas. Si ce n'était que cela, c'est-à-dire comme un exemple de plus de certaines abréances de la spéculation psychanalytique que cet article pouvait être pris, je ne l'aurais pas fait produire ici devant vous. Je crois que ce qui lui maintient sa valeur, c'est ce quelque chose qui est à son horizon, qui n'est pas démontré, mais qui est visé dans son intention, qui est justement ce par quoi un rapport tout à fait radical, celui des rapports instrumentaux premiers, des techniques premières, des actes majeurs

Une certaine renouveau : ce qui perdure n'est pas "l'acte" sexuel, ni le plaisir. C'est 1 - l'élargissement de l'acte. 2 - la forme de celle que la femme emploie. Admet-il s'agit d'un de telle, c'est : 1 - de l'élargissement de l'acte. 2 - de sa cause, qui est une forme celle. 3 - de la multiplication, au point qu'elle s'ordonne au vide d'un acte. Peut-être a-t-elle sa structure d'élue : de l'agriculture, celui d'ouvrir le ventre de la terre, les actes majeurs de la fabrication du vase sur lequel j'ai mis tellement l'accent, et tel et tel autre acte se trouve si naturellement métaphorisé autour de quelque chose de très précis qui est moins

I Vase
 (acte) sexuel
 et ...
 l'acte, le vide,
 (la multiplication)

majeurs de la fabrication du vase sur lequel j'ai mis tellement l'accent, et tel et tel autre acte se trouve si naturellement métaphorisé autour de quelque chose de très précis qui est moins l'acte sexuel que l'organe sexuel féminin.

Je veux dire que c'est pour autant que l'organe sexuel féminin plus exactement la forme d'ouverture et de vide, était au centre de toutes ces métaphores que l'article prenait son intérêt et sa valeur centrante pour la réflexion. Car il est bien clair qu'il y a une béance, un saut de la référence supposée, - C'est une idée fort intéressante de l'appel sexuel comme tel, de la vocalisation sensée accompagner l'acte sexuel, comme ayant pu donner l'amorce, l'origine de l'usage du signifiant aux hommes pour désigner soit substantivement l'organe et spécialement l'organe féminin, soit verbalement l'acte de coïter.

Le saut dans cet article, c'est à savoir que si l'usage d'un terme qui signifie coïtre primitivement, quelque chose qui est susceptible d'une extension qu'on présume presque indéfinie ; que l'usage d'un terme qui signifie vulve originellement est susceptible de toutes sortes d'usages métaphorique, ceci nous fait le pont entre ce qui est supposé, c'est à savoir que la prévalence de l'usage vocal du signifiant chez l'homme peut avoir son origine dans le fait que dans certaines activités, ces activités accompagnées par des appels chantés qu'on suppose être ceux de la relation sexuelle primitive chez les hommes comme elles le sont chez tels animaux, spécialement

La métaphore s'ordonne au vide, c'est pourquoi elle est "sexuelle". Parce que le sexuel est le vide.
 Du cas d'appel au saut : un saut infranchissable.
 Profès de la genèse de l'acte, qui me suggère d'insister sur l'origine d'un appel, d'un appel, d'une relation. Sans régime.

cri et sa

ment chez les oiseaux, il y a là évidemment un ^[abîme] article... car vous sentez bien quelle différence il y a entre le cri plus ou moins typifié qui accompagne une activité et l'usage d'un signifiant qui en détache tel élément d'articulation, à savoir soit l'acte, soit l'organe.

Aussi bien même si nous admettons que c'est par cette ^[voix] fois - et il n'est pas dépourvu d'intérêt de supposer que l'homme a été introduit à l'usage du signifiant. Il est trop clair que pour autant ^[nous] tout n'avons pas la structure signifiante, à savoir que rien n'implique déjà à l'horizon, dans le donné de l'appel sexuel naturel que l'élément d'opposition qui fait la structure de l'usage du signifiant, celui qui est déjà tout entier développé dans le for/da dont nous avons pris l'exemple originel, soit donné dans l'appel sexuel.

L'appel sexuel peut se rapporter à une modulation temporelle d'un acte donc la répétition peut comporter la fixation de certains éléments de l'activité vocale, il n'est pas encore ce quelque chose qui peut nous donner l'élément structurant, même le plus primitif. Il y a là une béance ~~qui~~. Néanmoins l'intérêt de l'article est de nous montrer par quel biais peut se concevoir ce qui est si essentiellement d'autre part, dans l'élaboration de notre expérience et dans la doctrine de Freud. ^b

C'est tout de même comment le symbolisme sexuel, au sens ordinaire du terme, peut se trouver tout à fait à l'origine pola-

Ce qui fait le sa :
l'opposition, dans la
symbolisation, donc le
déjà-là nous origine.
le for/da

le seul problème juste du texte : comment le reveler volontaire le jeu metaphorique
que du sa. C'est ce qui n'est pas tout à fait. Cf. l'article sur Jong?

riser le jeu métaphorique du signifiant. Au reste je m'en tiendrais
là pour aujourd'hui, quitte à y revenir ultérieurement.

rupture l'acou jeux
entre deux : le moment
inférieur et le paradoxe
de la li.

(Bla-bla jusqu'à la
p12. (sauf p. 9.)

Je me suis interrogé sur la façon dont je renouerais le
fil, et sur quoi je repartirais aujourd'hui. Je me suis dit, pour
m'en être aperçu autour de la conversation avec certains, qu'en
somme il n'était pas dépourvu d'intérêt que je vous donne une
idée des conférences, propos ou causeries auxquelles je me suis
livré à Bruxelles. C'est qu'aussi bien j'ai quelque chose à
vous transmettre. Ceci reste toujours au centre de la ligne de
mon discours, et je ne fais guère, même quand je le transporte
au dehors, que de le reprendre à peu près au point où je le sou-
tiens.

Bien sûr ce n'est pas un ni deux séminaires de plus que j'ai
fait devant mes auditeurs à Bruxelles, c'est néanmoins quelque
chose qui se situe au point où nous en sommes de ce que j'arti-
cule ici que j'ai essayé de dire devant eux.

Ce que je risque dont c'est d'en franchir pour vous trop
vite le saut, en supposant implicitement par vous déjà connu - ce
n'est pas sûr pourtant car aussi bien ce que j'ai dit devant une
audience différente peut avoir comporté, amené des éléments ici
non encore dits, dont il y a tout de même intérêt à ce qu'il ne
soient pas ici dans notre discours éludés.

Ceci peut vous paraître après tout bien grand sans gêne dans
la façon de procéder sur ce que je peux avoir à dire, mais cela
méritait ... Je n'ai pas trop le temps, avec le chemin qui nous

reste à parcourir, de m'arrêter à des soucis à proprement parler de professeur. Ca n'est pas ma fonction comme je le leur ai laissé entendre et même dit formellement. Il me déplait même, pour dire le terme, d'avoir à me mettre devant un auditoire en position d'enseignement car un psychanalyste qui parle devant un auditoire non introduit prend toujours un sens de propagandiste.

- enseignement? x

Si j'ai accepté de parler dans cette université qui est l'Université Catholique de Bruxelles, je l'ai fait dans un certain esprit qui n'est pas à mes yeux le mode de voir qui soit à mettre au tout premier plan, mais à mettre en second rang, dans un esprit d'entre aide, et aux fins de venir par quelque côté - j'ose espérer que je l'ai fait - en accorder la présence et l'action de ceux qui sont de nos amis, de nos camarades en Belgique.

J'étais donc devant un public, assurément très large, et dont tout m'a donné la meilleure impression, convoqué par l'appel d'une Université Catholique, et ceci à soi tout seul pourra vous motiver pourquoi je leur ai parlé d'abord de quelque chose, c'est à savoir dans la première leçon de ce qui se rapporte dans Freud au thème et la notion et à la fonction du père.

Comme on pouvait l'attendre de moi je ne leur ai pas mâché les mots, ni ménagé les termes, à savoir que ce n'est pas la position de Freud vis à vis de la religion que j'ai essayé devant un tel auditoire d'atténuer. Néanmoins vous savez qu'elle est ma

position concernant si je puis dire le domaine de ce qu'on appelle les vérités religieuses.

Cela mérite peut être une fois, à cette occasion, d'être précisé encore que je crois que déjà je l'ai, par mes propos, par ma façon de procéder avec elles, rendu assez clair. C'est qu'à se trouver soi-même - soit tout simplement par une position personnelle, soit au nom d'une position de méthode, d'une position dite scientifique à laquelle il arrive que se tiennent des gens qui sont par ailleurs des croyants qui néanmoins dans un certain domaine se croient tenus de mettre comme on dit de côté le point de vue proprement confessionnel - soit dans un cas soit dans l'autre, < il y a quelque paradoxe à aboutir à cette position d'exclure pratiquement du débat, de la discussion, de l'examen des choses, des termes, des doctrines qui ont été articulés dans le champ propre de la foi, comme restant dès lors en quelque sorte d'un domaine — qui serait réservé aux croyants.

Vous m'avez un jour entendu engrener directement sur un morceau de l'épître de Saint Paul, aux Romains, à propos du thème de la loi qui fait le péché. Et vous avez vu qu'au prix d'un artifice d'ailleurs dont j'aurai bien pu me passer, la substitution de ce terme encore en blanc, au moment de mon discours où je le faisais, de la chose, à ce qui dans le texte de Saint Paul s'appelle le péché, on arrivait à une formulation très exacte, et très précise de ce que je voulais vous dire alors concernant les rapports, le noeud de la loi du désir.

la loi et le désir

1. la loi fait le péché
 2. la chose = le péché
 3. la loi fait le désir
- (après vous l'avez)

Cet exemple, qui prend à propos d'un cas particulier son ordre propre d'efficace, est quelque chose sur lequel j'éprouve le besoin de revenir, car je ne considère pas qu'il s'agisse là d'un emprunt de hasard, de quelque chose qui s'est trouvé particulièrement favorable à une sorte d'escamotage, par une sorte d'escamotage à aboutir à ce dont à ce moment là j'avais devant vous à faire état.

Je crois au contraire qu'il n'y a nul besoin de donner cette forme d'adhésion, quelle qu'elle soit, sur laquelle je n'ai pas même à entrer ici, dont l'éventail peut se déployer dans l'ordre de ce qu'on appelle la foi, pour que se pose pour nous analystes, je veux dire pour nous qui prétendons, dans des phénomènes qui sont de notre champ propre, vouloir aller au delà de certaines conceptions d'une pré-psychologie, à savoir aborder ces réalités humaines sans préjuger, je considère que nous ne pouvons pas non seulement les laisser, mais nous ne pouvons pas ne pas nous intéresser de la façon la plus précise à ce qui s'est articulé - j'entends ce qui s'est articulé ~~concernant~~ comme tel, dans ces propres termes, dans l'expérience religieuses - sous les termes par exemple du conflit entre la liberté et la grâce.

Une notion aussi articulée, aussi précise, et aussi irremplaçable que celle de la grâce, quand il s'agit de la psychologie de l'acte est quelque chose dont nous ne trouvons ailleurs, je veux dire dans la psychologie académique classique, rien d'équivalent. Et je considère donc que non seulement les doctrines, mais le texte

*grâce
(la grâce, l'acte et la
liberté.)*

le texte religieux.

historique, l'histoire des choix, c'est-à-dire des hérésies qui ont été faites, qui sont attestées au cours de l'histoire dans ce registre, la ligne des emportements qui ont motivé un certain nombre de directions dans l'éthique concrète des générations, est quelque chose qui non seulement appartient à notre examen, mais qui requiert, j'insiste, dans ~~notre~~ son registre propre, dans son mode d'expression, toute notre attention.

Il ne suffit pas, parce que de certains thèmes ne sont usités,

mis en usage que dans le champ des gens dont nous pouvons dire qu'il croient croire - après tout qu'en savons nous - que ce domaine leur reste réservé. Pour eux ce ne sont pas des croyances, si nous supposons qu'il y croient vraiment, ce sont des vérités. Ce à quoi ils croient, qu'ils croient qu'ils y croient ou qu'ils n'y croient pas - rien n'est plus ambigu que la croyance - il y a une chose certaine, c'est qu'ils croient le savoir. C'est un savoir comme un autre, et à ce titre cela tombe dans le champ de l'examen que nous devons accorder, du point où nous sommes, à tout savoir, dans la mesure même où en tant qu'analystes nous pensons qu'il n'est aucun savoir qui ne s'enlève sur un fonds d'ignorance.

C'est cela qui nous permet d'admettre comme tels bien d'autres savoir que le savoir scientifiquement fondé.

J'ai donc cru devoir, devant une audience qui me paraît qu'il n'est pas inutile que je l'ai affrontée, moins pour telle ou telle oreille que j'ai pu faire se dresser - ce qui reste toujours problé-

savoir
ignorance

Quelle est l'ignorance
du savoir religieux?

Apprendre, ce problème de la croyance, peut être avec l'ignorance,
qui éclairerait?

matique et que seul l'avenir peut démontrer - mais qu'après tout cette audience, qui n'est pas hypothétique puisqu'elle a eu lieu, me permet devant vous qui êtes une tout autre audience, de mettre en valeur un certain nombre de traits qui n'ont peut-être pas pour vous la même portée qu'ils peuvent avoir pour elle, mais dont il est tout de même nécessaire que vous voyiez comment devant une certaine audience qui représente un secteur important du domaine public, les choses peuvent être présentées.

{ pas clair

Je crois qu'il n'ya pas de préjugé plus courant, sinon que Freud, parce qu'il a pris sur le sujet de l'expérience religieuse la position la plus tranchante, à savoir qu'il a dit que tout ce qui dans cet ordre était d'appréhension sentimentale, de cet ordre, littéralement ne lui disait rien, que c'était littéralement pour lui aller jusqu'à la lettre morte... seulement si nous avons ici, vis à vis de la lettre la posture qui est la nôtre, cela ne résout rien, parce que toute morte qu'elle est cette lettre, elle peut néanmoins avoir été une lettre bel et bien articulée, et articulée précisément au moins dans certain champ, dans certain domaine précisément de la même façon que l'expérience religieuse l'a articulée.

En d'autres termes, devant des gens supposés répondant à l'appel d'une Université Catholique, supposés ne pouvoir se désolidariser d'un certain message, au moins en tant qu'il intéresse

Dieu le Père, je puis avancer en toute sécurité qu'au moins quant à ce qui s'articule sur ce message en tant qu'il concerne la fonction du père, en tant que cette fonction est au coeur de l'expérience qui se définit comme religieuse, Freud, comme je m'exprimais dans un sous-titre qu'on m'avait proposé pour ma conférence, mais qui a un peu effarouché, Freud fait le poids.

Ceci il est plus que facile de le démontrer. Il vous suffit d'ouvrir ce petit livre qui s'appelle Moïse et le Monothéisme sur lequel Freud, après l'avoir mijoté depuis quelques dix ans (à partir de Toten et Tabous il ne pensait qu'à ça, à cette histoire de Moïse et de la religion de ses pères) articule ce qui concerne le monothéisme. Car il faut tout de même savoir lire, s'apercevoir de quoi il s'agit, où Freud va dans ce livre sur lequel à la fin de sa vie, quasiment, s'il n'y avait pas l'article sur le Splitting, dans la Schweltung de l'Ego on pourrait dire que la plume lui tombe de la main avec la fin de Moïse et le monothéisme... Contrairement à ce qui me semble insinué, si j'en crois ce qu'on me raconte depuis quelques semaines sur ce qu'on peut dire sur la production intellectuelle de Freud à la fin de sa vie, je ne crois pas du tout quant à moi qu'elle fut en déclin. Rien ne me paraît en tout cas plus fermement articulé, plus conforme à toute la pensée antérieure de Freud que ce Moïse et le monothéisme.

Autour de quoi porte la question de Moïse et le monothéisme ?

Il s'agit évidemment, de la façon la plus claire, du message

Sur la fonction de
père, Freud fait le
poids.

Début du Moïse
texte sur le message
du père et la loi.

Le texte de Freud
sur Moïse.

monothéiste comme tel. C'est cela qui intéresse Freud; c'est cela d'ailleurs qui d'emblée n'a pas besoin pour lui d'être discuté dans l'ordre de la conotation de valeur. Je veux dire que pour lui il ne fait pas de doute que le message monothéiste comporte en soi-même un accent incontestable de valeur supérieure. à toute autre. Le fait que Freud s'y soit taté ne change rien à ceci.

la portée du message
monothéiste.

Il reste que pour un athée, celui qui est Freud, je ne dis pas pour tout athée, c'est à voir, en tout cas pour lui la visée du message monothéiste saisie dans son fondement radical, est quelque chose qui a une valeur décisive. Il est possible de dire qu'il passe par là quelque chose à gauche duquel il y a certaines choses qui sont dès lors dépassées, périmées, qui ne peuvent plus tenir au-delà de la manifestation de ce message. A droite c'est autre chose.

En dehors : le
numen ~~payan~~.
païen.

L'affaire est tout à fait claire dans l'esprit de l'articulation de Freud. En dehors du monothéisme ça ne veut pas dire qu'il n'y a rien, loin de là. Il fait allusion - il ne nous donne pas une théorie des dieux, mais il y en a suffisamment de dit pour que nous nous rappelions de l'atmosphère que l'on a l'habitude de conoter païenne, ce qui est vous le savez une conotation tardive, et liée à son effacement, à sa réduction dans la sphère paysanne; mais dans l'atmosphère païenne, alors qu'on ne l'appelait pas comme cela, qu'elle était en pleine floraison, le numen surgit à chaque pas si l'on peut dire, à tous les coins des routes, surgit dans la grotte, à la croisée des chemins. Ce numen tisse l'expérience humaine. Nous pouvons encore apercevoir les traces de ce mode de

numen



de véhicule; beaucoup de champs en existent encore dans l'existence humaine. C'est là quelque chose qui, par rapport à la manifestation, à la profession monothéiste est un certain rapport de contraste.

Je dis que le numineux surgit à chaque pas; et inversement je dirai que chaque pas du numineux laisse une trace, engendre, si je puis dire un mémorial. Il n'en faut pas beaucoup pour qu'un temple s'élève, qu'un nouveau culte s'instaure. Le numineux pullule et agit de partout dans l'existence humaine, si abondant d'ailleurs que quelque chose à la fin doit se manifester tout de même par l'homme de maîtrise qui ne se laisse pas débordér.

*la fable; le rire
des dieux. Réminiscence
du culte africain.*

C'est ce formidable enveloppement, et en même temps une dégradation dans la fable. Ces fables antiques, si riches de sens, dont nous pouvons encore nous berger, et dont nous avons peine à concevoir comment elles étaient compatibles avec quoi que ce soit qui comporta une foi à ces dieux, puisqu'aussi bien ces fables qu'elles soient héroïques, épiques, ou vulgaires sont tout de même marquées de je ne sais quel désordre, de je ne sais quelle ivresse, de je ne sais quel anarchisme si l'on peut dire, des passions divines. Le rire des dieux dans l'Illiade illustre suffisamment sur le plan héroïque. Il y aurait beaucoup à dire sur ce rire des olympiens. Je ne veux aujourd'hui m'attarder qu'à cette phase à laquelle les païens étaient sensibles.

Nous en avons la trace sous la plume des philosophes. Et c'est au caractère à l'envers de ce rire ou du caractère dérisoire des aventures des dieux. C'est cela que nous avons peine à concevoir

monothéisme

// En face de cela qu'avons nous ? Nous avons donc le message monothéiste et c'est à cela que Freud consacre son examen. Comment ce message monothéiste est-il possible, comment a-t-il affleuré ? La façon dont Freud l'articule est capitale pour apprécier le niveau où se situe la procession de Freud.

Vous le savez, tout repose sur la notion de Moïse l'Egyptien. Je ne pense pas que devant un auditoire comme celui-ci je sois obligé de faire un séminaire où quelqu'un analysera Moïse et le monothéisme. Je crois que pour des gens qui, comme vous, sont des psychanalystes à 80%, vous devez savoir ce livre par coeur. Toute repose donc sur la notion de Moïse l'Egyptien et de Moïse le Midianite.

Deux fonctions de
Moïse :

1- Moïse l'Egyptien
l'Egyptien.
l'unité unitariste.

Moïse l'Egyptien est le grand homme, le législateur, et aussi le politique, le rationaliste, celui dont Freud prétend découvrir la voie dans l'apparition historique à une date précise, au XI^e avant J.C. de la religion d'Akhenaton attestée par des découvertes récentes. C'est à savoir quelque chose qui promeut la fonction unique, l'unitarisme de l'énergie d'où rayonne si l'on peut dire la distribution du monde symbolisée par l'organe solaire. Le personnage qu'est Moïse l'Egyptien est pour Freud au delà des débris humains de cette première entreprise d'une vision entièrement scientifique, rationaliste du monde, qui est supposée dans cet unitarisme, qui est unitarisme du réel, unité substantielle du monde centrée dans le soleil, et dont vous savez que l'histoire de l'Egypte a démontré l'échec, à savoir qu'à peine disparu Akhenaton, le fourmillement des thèmes religieux, multipliés en

"Ei Volle, im Reich, ein Fühler". Il n'en faut ni
mains ni plus ... Vieumte du Reich? Nietzsche. Pourquoi une
telle doctrine est-elle justifiée? — Parce qu'elle est exacte? Et que
le fanatisme est fait de stérilité pour d'en conscient?

Egypte plus qu'ailleurs, le pandémonium des dieux reprend le dessus
et la barre, et réduit à néant toute la réforme d'Akhenaton.

Un homme
Un homme, un
peuple, un pays.

Un homme garde avec lui le flambeau de cette visée rationa-
liste, c'est Moïse l'Egyptien qui choisit un petit groupe d'homme
pour les mener à travers l'épreuve qui les rendra dignes de fonder
une communauté acceptant à sa base ces principes. Voilà le texte
de Freud.

En d'autres termes, quelqu'un qui voulait faire le socialisme
dans un seul pays. A ceci près qu'en plus il n'y avait pas de pays.
Il y avait une poignée d'hommes pour le faire.

Voilà la conception freudienne de ce qu'est essentiellement
le vrai Moïse, le grand homme, celui dont il s'agit de savoir com-
ment son message nous est encore pour l'instant transmis.

Bien sûr naturellement vous me direz, quand même ce Moïse
était un tant soi peu magicien. Ceci n'a pas tellement d'importan-
ce. Comment est-ce que Moïse opérait pour faire tout d'un coup
fourmiller les sauterelles et les grenouilles c'est son affaire.
Ce n'est pas une question d'un intérêt essentiel du point de vue
qui nous occupe de sa position religieuse. Et laissons de côté
l'usage de la magie. Elle ne lui a jamais nuit d'ailleurs à ce
Moïse l'Egyptien aux yeux de personne.

Moïse le

Midianite

2. le midianite.
l'homme de Sinaï

Et il y a Moïse le Midianite, le gendre de Jetro, et c'est
celui là dont Freud nous enseigne que la figure a été confondue
avec celle du premier. Moïse le Midianite, que Freud appelle aussi
celui du Sinaï, de l'Horeb. C'est en effet bien là la question.
C'est celui là qui entend surgir du buisson ardent la parole à

Rem. imp. que les commandements, même non appliqués, s'entendent pourtant. ~~Donc~~ caractères: ils s'entendent (voix) - sont constants - sont contingents à être appliqués - Provisoirement du dieu caché. De celui qui est raisonnable, à l'existence du politique - de celui qui sera tout.

mes yeux tout à fait décisive qui ne saurait être éliminée en la matière. Freud l'élide cette parole fondamentale qui est celle-ci :

"je suis", non pas comme toute la gnose chrétienne a essayé de la faire entendre, c'est-à-dire de nous introduire dans des difficultés concernant l'être qui ne sont pas près de finir, et qui peut-être n'ont pas été sans compromettre la dite exégèse, "celui qui est", mais "je suis ce que je suis". C'est-à-dire un Dieu qui se présente comme essentiellement caché.

Ce Dieu caché est un Dieu jaloux; et ce Dieu caché paraît très difficile à dissocier de celui tout de même qui, dans le même entourage de feu qui le rend inaccessible, fait entendre nous dit la tradition biblique, les fameux commandements au peuple rassemblé autour, qui n'a pas le droit d'approcher, de franchir une certaine limite.

A partir du moment où ces commandements s'avèrent pour nous être des commandements à toute épreuve; c'est à savoir qu'appliqués ou non nous les entendons encore; je l'ai souligné devant vous le caractère indestructible; à partir du moment où ces commandements peuvent s'avérer comme les lois mêmes de la parole, comme j'ai essayé de vous le démontrer, il est certain qu'ici un problème s'ouvre; pour tout dire, Moïse le Midianite me paraît poser son problème propre, celui que je voudrais bien savoir en face de qui, en face de quoi il était sur le Sinaï et sur l'Horeb. Mais enfin faute d'avoir pu soutenir l'éclat de la face de celui qui a dit : "je suis ce que je suis", nous nous contenterons du point où nous sommes, de dire: le buisson ardent en somme c'était la Chose de

Je sais ce que je suis.
Dieu caché, dieu jaloux

Les commandements.
Quel rapport?
Pourquoi caché?

Commandements

Moïse, et puis de la laisser là où elle est, quitte à supputer les conséquences qu'ont eu la révélation de ces choses.

((Quoi qu'il en soit, le problème pour Freud concernant ces conséquences, est résolu d'une autre sorte. Il est résolu de la façon suivante. C'est parce que Moïse l'Egyptien a été assassiné par son menu peuple, moins docile que les nôtres envers le socialisme dans un seul pays, par des gens qui se sont ensuite voués à dieu sait quelles paralysantes observances, quelques troubles exercices d'innombrables voisins - car n'oublions pas ce qu'est effectivement l'histoire des Juifs; il faut un tout petit peu relire ces anciens livres pour s'apercevoir qu'en matière de colonialisme impérial en Canaan il s'y entendaient un peu; il leur arrive même d'inciter doucement les populations voisine de se faire circoncire, puis, profitant dans les délais, de cette paralysie qui vous reste après cette opération entre les jambes, de les exterminer proprement. (ceci n'est pas pour faire des griefs à l'endroit d'une période de la religion depuis révolue).

Ceci dit, Freud ne doute pas un seul instant que l'intérêt majeur de l'histoire juive, et il a bien raison, ne soit pas là. X Il est dans le véhicule que le message du Dieu unique met d'une façon très particulière.

Voici donc où les choses en sont. Nous avons la dissociation du Moïse rationaliste et du Moïse inspiré dont on parle à peine, du Moïse obscurantiste. Mais Freud se fondant sur l'examen des traces de l'histoire ne peut trouver de voie justifiant, de [voit] (voit) motivée au message de Moïse rationaliste que pour autant que ce

Ainsi, paradoxe : le message "antérieur" du Maître politique XIII - 20 - ne peut pas, qui surgissant au mort, et avec une force de son commandement, en-dehors de toute dialectique ! - Et c'est pour autant qu'il y a un autre meurtre que la rédemption du message du meurtre est effacé. Quand donc est alors effacé ? Le meurtre ; son souvenir ; ou le message de l'Égypte ? Ou peut-être ?

1 - le message dans le refoulement du meurtre

meurtre(s)

2 -

2 - la rédemption du message du Fils. Christ rédemption

message s'est transmis dans l'obscurité. C'est pour autant que ce message s'est trouvé lié dans le refoulement, au meurtre du grand homme, et précisément par là, nous dit Freud, qu'il a pu être véhiculé, conservé dans un état d'efficacité qui est celui que nous pouvons mesurer dans l'histoire, qu'il est pour autant, et en ceci je ne dis pas qu'il s'identifie, mais c'est si près que c'en est impressionnant, avec la tradition chrétienne, c'est pour autant que ce meurtre primordial du grand homme vient émerger selon les écritures dans un second meurtre qui en quelque sorte le traduit, le promeut au jour, celui du Christ, que ce message s'achève, et que cette malédiction secrète du meurtre du grand homme, qui n'a lui-même son pouvoir que d'être, de s'inscrire, de résonner sur le fond du meurtre primordial, du meurtre inaugural de l'humanité, du meurtre du père primitif, c'est pour autant que ceci vient enfin au jour que ce qu'il faut bien appeler, parce que c'est dans le texte de Freud, la rédemption chrétienne, s'accomplit.

Seule cette tradition poursuit jusqu'au bout, jusqu'à son terme l'oeuvre de révéler de quoi il s'agit dans le crime primitif, inaugural, de la loi primordiale.

Comment ne pas, après cela, avec cela, ne pas au moins constater l'originalité de la position freudienne par rapport à tout ce qui existe en matière d'histoire des religions. L'histoire des religions consiste essentiellement à chercher à dégager le commun dénominateur de la religionité. Nous faisons une dimension de ce qu'on appelle l'homme, de son lobe religieux, et alors nous constatons la diversité des manifestations religieuses, et nous sommes

Or ce qui est au jour dans le message, c'est le meurtre lui-même, comme condition de l'interdit de la jouissance. Le message de l'interdit de la jouissance (etc.).

l'histoire des religions - classée. fait d'une imagination. XIII - 21 -
Et puis, concernant à la fois la religion : de ce qui fait d'usage.
Une telle histoire concernant à son objet même. A la différence de Freud.

rentre là dedans
obligés de faire des religions aussi différentes qu'une religion
de Bornéo, la religion confucéenne, l'adste, la religion chrétien-
ne. Comme vous le savez ceci ne va pas sans difficultés. Quoique
quand on se livre au domaine des typifications il n'y a aucune
raison qu'on n'aboutisse pas à quelque chose. On aboutit à des
images, à une classification de l'imaginaire, c'est-à-dire très
précisément ce qui distingue l'origine de la tradition monothéis-
te, ce qui est intégré aux commandements primordiaux en tant qu'ils
sont les lois de la parole : tu ne feras pas de moi d'image tail-
lée, mais tu feras, pour ne pas risquer d'en faire, pas d'image du
tout.

Et puisqu'il est arrivé que je vous parle de l'architecture
de la ^{religieuse} [sublimation] primitive, je dirai que nous pouvons vraiment
nous poser le problème de ce qu'était la caractéristique de ce
temple détruit, dont il ne reste pas de traces. Quelles précautions,
quelle symbolique particulière; à quelle disposition exceptionnelles
avaient pu avoir été remplies pour que soit au moins ~~un~~ réduit
jusqu'à sa plus extrême encoignure quoi que ce soit qui sur les
parois de ce vase pu faire, et dieu sait si c'est facile, ressur-
gir l'image des animaux, des plantes, de toutes les formes qui se
profilent sur les parois de la caverne, pour faire que ce temple
ne fut que l'enveloppe de ce qui était au coeur, à savoir l'arche
d'alliance. A savoir le pur symbole, le symbole du pacte, du noeud

le temple - est pour l'enveloppe du vide, i.e. du symbole du pacte, lieu de
l'effet de l'esthétique ou de l'art, lequel rendait la vie à l'obscurité,
en réduisant les ruines. Vierge de l'art. la religion : pur symbolique.

entre celui qui dit je suis ce que je suis, et je t'ai donné ces lois, ces commandements pour qu'entre tous les peuples soit marqué celui qui a des lois sages et intelligentes. Comment ce temple devait-il être pour éviter tous les pièges de l'art ?

Ceci n'est pas quelque chose qui pour nous puisse être résolu par aucun document, par aucune image sensible. J'en laisse ici la question ouverte.

Ce dont il s'agit, et ce à quoi nous sommes amenés c'est donc que Freud, quand il nous parle dans Moïse et le monothéisme de l'affaire de la loi morale, puisque c'est de cela qu'il s'agit pour lui, l'intègre pleinement à une aventure qui n'a trouvé, écrit-il textuellement, son achèvement, son plein déploiement que dans l'histoire, dans la trame judéo-chrétienne. Il est écrit que pour ce qui est des autres religions qu'il appelle vaguement d'orientales - je pense qu'il fait allusion à toute la lyre, à Bouddha, à Lao-Tseu et à bien d'autres - elles se caractérisent toutes, dit-il avec une hardiesse devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner aussi hasardeuse qu'elle nous paraisse; ce n'est en fin de compte nous dit-il, que le culte du grand homme.

Je ne suis pas du tout en train de souscrire à cela.

Il dit que simplement les choses sont restées à mi-route, plus ou moins avortées, à savoir: qu'est-ce que cela veut dire le meurtre primitif du grand homme. Je pense qu'il pense la même chose à propos de Bouddha. Et bien sûr dans l'histoire des avatars de Bouddha on trouverait bien des choses où il retrouverait son schéma, légitimement ou non. Que c'est pour ne pas avoir au fond

Une dévotion des religions autres.

religions

le juif : meurtre du père, - rédemption.

poussé jusqu'au bout le développement du drame; jusqu'au bout, à savoir jusqu'au terme de la rédemption chrétienne, que ces religions autres en sont restées là.

Inutile de vous dire que ce très singulier christocentrisme est tout de même pour le moins surprenant sous la plume de Freud. Et pour qu'il s'y laisse glisser presque sans s'en apercevoir, il faut tout de même qu'il y ait à cela quelque raison.

Quoi qu'il en soit, nous voici ramenés à ce qui pour nous est

la suite du chemin. La suite du chemin est celle-ci : pour que quelque chose dans l'ordre de la loi donc soit véhiculé, il faut que ceci passe par le chemin tracé par le drame primordial, par celui qui s'articule dans Totem et Tabous, à savoir celui du meurtre du père, et comme vous le savez ses conséquences. Ce meurtre qui nous est proposé au début, à l'origine de la culture comme étant ^{conditionné} ~~conditionné~~ par des figures dont on ne peut vraiment rien dire, pour lesquelles le terme de redoutable ne peut se doubler que de redouté, aussi bien que de douteux, à savoir celle du tout puissant personnage de la horde primordiale, personnage à demi animal, tué par ses fils.

A la suite de quoi, chose, articulation à laquelle on ne s'arrête quelquefois pas assez, s'instaure quelque chose que nous pouvons appeler une sorte de consentement inaugural qui est tout de même un temps essentiel dans l'institution de cette loi dont tout l'art de Freud est de le lier pour nous au meurtre même du père, de l'identifier à l'ambivalence qui fonde à ce moment les rapports du fils au père, à savoir à ce retour de l'amour après

*La loi n'est collée à la
que par le meurtre*

*loi
meurtre*

*Second temps du
mythe : le retour de
l'homme consentant
et le renforce-
ment de l'interdit.*

1 - Il y a une faille dans la raison freudienne. C'est le renforcement de l'interdit.

XIII - 24 -

2 - Le mythe est ce qui ne permet la faille. Mais aussi lui,

3 - Il la voile absolument.

Qu'est-ce qui voile ces 3 termes ? Pourquoi faut-il la faille ? Pourquoi se fait-elle que le mythe ! Pourquoi faut-il qu'elle soit voilée ?

l'acte accompli dont on voit bien qu'il est justement là tout le

mystère, et qu'il est fait en somme pour nous voiler la faille qui

consiste en ceci : non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la

voie vers la jouissance que la présence du père était censée in-

terdire, mais si je puis dire, elle en renforce l'interdiction.

Tout est là, et c'est bien là ce qu'on peut appeler à tous les

points de vue - je veux dire dans le fait et aussi dans l'explica-

tion - la faille. C'est à savoir : l'obstacle étant exterminé sous

la forme du meurtre, la jouissance n'en reste pas moins interdite.

Bien plus, ais-je dit, cette interdiction est renforcée.

Cette faille interdictive est donc, si je puis dire, soutenue,

articulée, rendue visible par le mythe, mais elle est, en même

temps, profondément camouflée par lui. C'est bien pourquoi l'import-

tant de Totem et Tabous est d'être un mythe. On l'a dit, peut-être

le seul mythe dont l'époque moderne ait été capable. Et c'est Freud

qui l'a inventé.

L'important est ceci : est de nous attacher à ce que comporte

cette faille; au fait que tout ce qui la franchit, l'affranchit,

fait l'objet d'une dette au grand livre de la dette. Tout exercice

de la jouissance comporte quelque chose qui s'inscrit à ce livre

de la dette dans la loi. Bien plus il faut bien que quelque chose

dans cette régulation soit ou paradoxe ou le lieu de quelque dérè-

glement, car le contraire, le franchissement de la faille dans

l'autre sens, n'est pas équivalent.

faille de
la raison

faille.

mythe

voile de la
faille

II
D'où ?

121
- le double paradoxe de la jouissance: le moment est d'autant plus long que la jouissance y est moins vive, (sens de la faiblesse).^{XIII} - 25 -

- Mais parra ontée à la loi uniforme un accroissement de la jouissance

Et en conséquence: 1 - le désir doit se faire plus pressant pour ontée à la loi. 2 - D'où par renforcement: la fonction de la loi est de permettre le maintien du désir hors de la satisfaction. Paradoxe de la structure du désir.

Freud écrit le Malaise dans la civilisation pour nous dire que

4
tout ce qui est viré de la jouissance à l'interdiction va dans le sens d'un renforcement toujours croissant de l'interdiction. Qui-
conque s'applique à se soumettre à la loi morale, voit lui toujours
se renforcer des exigences toujours plus minutieuses, plus cruelles
de son sur-moi.

Paradoxe de la loi
1 - la jouissance et la loi
2
loi / jouissance
Pourquoi n'en est-il pas de même en sens contraire? Il est un fait, c'est qu'il n'en est rien, et que quiconque s'avance dans la voie de la jouissance sans freins, au nom de quelque forme que de soit du rejet de la loi morale, rencontre des obstacles dont notre expérience nous montre tous les jours la vivacité sous des formes innombrables, et qui n'en supposent peut-être pas moins quel-
que chose d'unique à sa racine.

loi / transgression
2 - le désir et la loi
C'est au point que nous arrivons à la formule qu'une transgres-
sion est nécessaire pour accepter accéder à cette jouissance, et que pour retrouver Saint Paul, c'est très précisément à cela que sert la loi; que la transgression dans le sens de la jouissance ne s'accomplit qu'à s'appuyer sur le principe contraire, sur les for-
mes de la loi. Et si les voies vers la jouissance ont quelque chose en elles-mêmes qui s'amortit, qui tend à être impraticable, c'est l'interdiction qui lui sert si je puis dire de véhicule tout terrain, d'auto-chenille pour sortir de ces boucles qui ramènent toujours l'homme, tournant en rond, vers l'ornière d'une satisfaction courte et piétinée.

Voici à quoi nous introduit, à conditions que nous soyons guidés par l'articulation de Freud, ce quelque chose qui est tout simplement notre expérience. Il fallait que le péché eût la loi pour que, dit Saint Paul, il pût devenir. Rien ne dit qu'il y parvint, mais pût entrevoir de devenir démesurément pêcheur.

C'est dans le texte.

En attendant, ce que nous voyons ici, serré, c'est le noeud étroit du désir de la loi, moyennant quoi assurément l'idéal de Freud, ^{est} cet idéal tempéré d'honnêteté que l'on peut appeler en donnant son sens idyllique au mot, honnêteté patriarcale, est fait là où le père de famille, à figure aussi larmoyante qu'il vous plaira - tout un certain idéal humanitaire qui vibre dans telle pièce bourgeoise de Diderot; voire dans telles figures auxquelles se complait la gravure au XVIIIe siècle --; cette honnêteté patriarcale qui nous donne la voie d'accès la plus mesurée à des désirs tempérés, à des désirs normaux.

Ainsi ce que Freud propose devant nous par son mythe, et son mythe n'est tout de même pas là dans sa nouveauté, sans avoir été par quelque biais exigé. Par quoi il est exigé, ce n'est pas bien difficile de le voir.

× Si le mythe de l'origine de la loi s'incarne dans le meurtre du père, c'est de là que sont sortis ces prototypes qui s'appellent successivement l'animal totem, puis tel dieu, plus ou moins puissant, plus ou moins jaloux, en fin de compte le dieu unique, et Dieu le père; le mythe du meurtre du père, c'est bien le mythe

la loi est à qui
non à l'insatisfac-
tion, n'est au désir
dans un accent
vers (en un certain
sens).

3. Dieu est mort

d'un temps pour qui Dieu est mort.

Dieu n'est pas mort
pour le fils. C'est-à-dire
ce n'est pas l'amour du
prochain.
C'est-à-dire l'insurmontable.

Freud s'arrête
devant
l'amour
du prochain

Mais si Dieu est mort pour nous, c'est qu'il l'est depuis
toujours, et c'est bien là ce que nous dit Freud. Il n'a jamais
été le père que dans la mythologie du fils, c'est-à-dire celle du
commandement qui ordonne de l'aimer, lui le père, et dans le drama
de la passion qui nous montre qu'il y a une résurrection au-delà
de la mort. C'est-à-dire que l'homme qui a incarné la mort de
Dieu est toujours là. Il est toujours là avec ce commandement qui
ordonne d'aimer Dieu. Vous le savez c'est devant quoi Freud s'arrête.
Il s'arrête du même coup, la chose est articulée dans le Malaise
dans la civilisation, devant l'amour du prochain.

L'amour du prochain nous paraît quelque chose d'insurmonta-
ble, voire d'incompréhensible, et nous essayerons la prochaine
fois de dire pourquoi.

Ce que je voulais seulement aujourd'hui accentuer, c'est que
ça n'est pas moi qui est employé la formule ni fait la remarque
qu'il y a un certain message athée du christianisme lui-même.

C'est Hegel comme vous le savez, dans le sens où par le christia-
nisme se complète la destruction des dieux.

L'homme survit à la mort de dieu assumée par lui-même, mais
se faisant se propose-t-il devant nous. La légende païenne nous
dit que sur la Mer Égée, au moment où se déchirait le voile du
temple, retentit le message : le grand Pan est mort. Nous voici
ramenés aux rapports du grand Pan à la mort.

mort

Même si Freud moralise dans le Malaise de la civilisation
s'arrête devant le commandement de l'amour du prochain, c'est tout

de même au cœur de ce problème que nous allons être ramenés par toute sa théorie du sens de la tendance. Les rapports du grand Pan à la mort, c'est là que vient achopper tout le psychologisme de ses disciples présents.

C'est pour cela que j'ai fait tourner ma seconde conférence à Bruxelles autour de l'amour du prochain. Vous le voyez, c'était encore un thème de rencontre avec mon public. A savoir ce que j'y ai effectivement rencontré, je vous donnerai l'occasion d'en juger la prochaine fois.

45

23-3-60

(Vaccin la prochaine,
mariage du Rénouveau la prochaine)